

les sentinelles, et se répandait dans les rues. Mais les Espagnols étaient encore une fois sur leurs gardes, l'acier étincela soudain du haut des murailles, et les mille têtes ceintes de turbans qu'on lança des remparts révélèrent assez le sort des infortunés Maures qui avaient osé pénétrer dans cette ville fatale.

Muley, au désespoir, replia ses troupes sur Grenade pour raffermir son trône chancelant. Dès ce jour son courage s'affaiblit. Ce revers de fortune terrassa son orgueil ; et lorsqu'il eut appris la trahison de son fils, il parut comprendre qu'il n'était plus roi. Aben-Kassim fut plus affligé que surpris de ne trouver plus dans le farouche Muley-Hassan que l'ombre de lui-même. Il épuisa son éloquence à relever le courage de son maître, à lui faire supporter tous ses malheurs, le triomphe de l'Espagnol, les séditions de son peuple, la trahison d'Abu-Abdallah. A la violence de la douleur succédèrent, chez le monarque, les regrets et le remords, forcé qu'il était de s'imputer à lui-même ses infortunes, lui qui avait trahi l'honneur et l'empire en chassant de son lit une reine vertueuse pour y admettre une esclave. La voix de son vénérable conseiller ranima son courage ; d'après ses avis, il fit secrètement enlever, la nuit, de leurs appartements, son fils et la sultane-mère. On les renferma dans la Tour de Co-



Drawn by David Roberts.

Engraved by J. Fisher.

TOWER OF COMARES.

Printed by Lloyd & Renshaw.

London Published Oct. 28 1834. by Robert Jennings & Co. 62. Chancery Lane.

* marès ; la mieux fortifiée des citadelles de l'Alhambra.

Les circonstances prêtèrent à ces actes de vigueur et de politique un caractère de fatalité singulièrement en rapport avec la croyance du peuple, avec

La haute tour de Comarès renferme le salon doré, ou salle de réception des ambassadeurs. Ces vastes appartements, respirant une splendeur orientale, éblouissent par la richesse de leurs ornements et l'éclat de leurs couleurs. L'art semble avoir épuisé toutes ses ressources pour faire de ces salons et de ces cours un séjour enchanté. Du haut des murailles et des toits en terrasse, l'œil s'égare au loin sur la scène la plus variée : ce sont de sombres rocs, les sommets neigeux de la Sierra, de vertes vallées, de riches plaines, des coupoles, des mosquées surmontées du radieux croissant; puis des grottes, des fontaines; les eaux limpides du Duéro, l'Alhambra avec ses cours ombragées et ses riants jardins, la cour des Abencerrages entourée de fleurs, celle des Lions avec ses fontaines et ses arcades, et le jardin de Linderaxa avec ses bosquets et ses berceaux de roses. Les limites de la grande citadelle sont marquées par une longue ligne de créneaux hérissés de tours carrées qui entourent la cime entière de la montagne. Plus bas, une douce pente conduit à la vallée du Duéro, où, sous des arcades de verdure, ce fleuve promène ses eaux parmi les jardins en terrasse qui décorent ses rives. Par intervalles, à travers les bosquets d'oliviers, de vîgnés, se montrent de blancs pavillons. De l'autre côté s'élèvent les tours, les riches arcades du Généralif, avec ses jardins suspendus, ses grottes de cyprès, ses bosquets de myrte. Au bas, murmurent les eaux qu'entraîne l'aqueduc des moulins mauresques sis dans la vallée qui sépare le palais de l'Alhambra de celui du Généralif. Les grandes lignes d'arbres qui sont au-delà, forment l'Alameda ou grande allée, qui s'étend le long du Duéro avec sa longue file de tours. En saillie sur cette allée, s'élevait le plus beau quartier de la ville, l'Albaycin. (Voir le frontispice.)

la prédiction d'un savant astronome arabe faite à la naissance d'Abu-Abdallah. Les événements se revêtaient d'un mystère indéfinissable, presque surnaturel; le peuple attendait, il se courbait; tout lui annonçait la fin de la gloire musulmane, gloire de tant de siècles, soleil menacé par une éclipse, dont les larges ombres allaient toujours se projetant davantage à mesure que l'heure fatale approchait.

Cet acte de rigueur du monarque ne fit donc qu'accroître les périls de sa cité bien-aimée. Il prépara cette grande catastrophe dont la terrible anticipation sembla voiler l'esprit des Maures comme d'un linceul, et, réveillant leurs terreurs superstitieuses, leur fit avancer leur propre ruine.

Bien qu'avertis par la prédiction sinistre « qu'il était écrit dans le ciel, que sous le règne de ce jeune prince, aurait lieu la chute de l'empire, » ils n'en désiraient pas moins l'avoir pour roi, irrités qu'ils étaient contre Muley-Hassan; en effet, alarmé par cette même prédiction, influencé par les intrigues de ses maîtresses, ce prince avait sacrifié son fils à la politique, sous le masque d'une superstition servile. « On verra, s'écria-t-il, qui l'emportera, du glaive de la loi, ou de cet horoscope imposteur. De même que nous avons réduit à un silence éternel,

ses frères présomptueux, de même fermons à jamais la bouche d'Abu-Abdallah. »

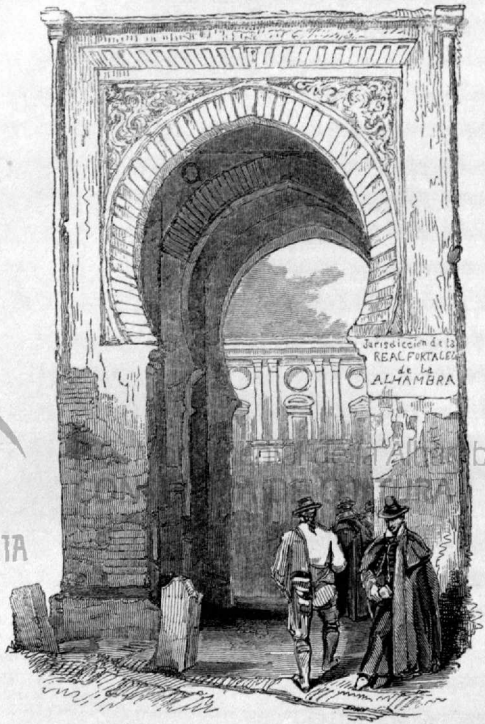
Et Muley redoutait le peuple; car le peuple respectait la sultane-mère, et elle n'avait besoin que d'une étincelle pour enflammer sa colère. Cette princesse avait su d'avance par ses émissaires, les desseins du roi; elle ne prit en cette circonstance conseil que de son courage et de son esprit. Aidée de ses femmes, elle se concerta avec quelques affidés, sur le moyen de délivrer son fils. Au milieu de la nuit, à la faible clarté de la lune, on vit donc un cheval conduit par un simple cavalier et un écuyer, apparaître sur les bords du Duéro, tout près de l'Alhambra, dont les flèches d'or, les dômes somptueux et les minarets se réfléchissaient dans le cristal des eaux du fleuve. Appelant ses femmes, cette mère saisit en hâte leurs voiles et leurs tuniques, les fixa les uns au bout des autres; et bientôt Abu-Abdallah, son bien-aimé, le dernier de ses fils, à l'aide de ce frêle soutien, se laissa glisser du haut de la haute Tour de Comarès. Fuyant avec rapidité le long de la pente sinueuse de la montagne, le prisonnier parvint bientôt sur la rive du fleuve, au galop rapide de son coursier, dont il ne retint l'élan que lorsqu'il eut frappé avec son cimenterre à la porte de Guadix. Sa fuite fut le signal d'un appel aux armes;

les diverses classes du peuple se préparèrent à décider, par elles-mêmes, auquel des deux princes demeurerait le souverain pouvoir. Les Zégris, les Gomelez, les tribus du second ordre et la majorité de la populace, se rangèrent du côté d'Abdallah. Les familles les plus nobles, les Abencerrages, les Alabez, les principaux émirs, les scheikhs et les ulémas, soutinrent les droits de Muley. Les discussions furent orageuses; une délibération solennelle fut prise.

Un jour qu'il revenait d'Alexarès, sa royale résidence, Muley trouva les portes de la ville fermées. De tous côtés, il entendait retentir des proclamations en faveur de son fils. L'ancienne prédiction revint de suite à sa mémoire. Il ne chercha plus à lutter contre la volonté de son peuple. « Dieu est grand, s'écria-t-il; pourquoi m'opposer à ce qui est écrit dans le livre de la destinée? Oui, je le vois, la prophétie n'était pas fausse; le jeune Abdallah doit s'asseoir sur le trône. Laissons à la miséricorde d'Allah et au saint Prophète, le soin de détourner les calamités qui nous menacent. » En disant ces mots, le monarque tourna humblement bride, et se retira dans la ville de Baza. S'y trouvant bien reçu, il ne tarde pas à reprendre son naturel sombre et féroce. Oublieux des leçons toutes récentes

de l'adversité, rejetant toute soumission aux décrets du destin, tout respect pour les sages avis de son fidèle conseiller, il ne respire plus que pour venger son affront. Il est saisi d'un paroxysme de haine qui l'arme contre ses propres sujets. Il fait choix de cinq cents partisans les plus déterminés, arrive de nuit sous les murs de l'Alhambra, escadale les créneaux, moissonne tout ce qu'il rencontre sous le tranchant de son épée, remplit les salles et les cours d'une scène d'horreur, inconnue aux guerres civiles des Maures. Après avoir fait tomber sa fureur sur ses plus nobles ennemis, il pénètre dans les maisons, se jette dans les rues, assaille le peuple avec la même soif de sang. Quand l'aube du jour eut révélé la nature d'une si terrible attaque, et montré la poignée d'hommes qui l'avait dirigée, les citoyens indignés se levèrent en masse, et enlevèrent au monarque sanguinaire tout espoir de régner sur les ruines de son pays.

Muley-Hassan se retira à Malaga; c'est alors que les Maures épouvantés se réunirent au plus grand nombre des premières tribus et aux autorités, pour jurer obéissance à Abu-Abdallah. A partir de ce jour, les couleurs du drame que nous venons de décrire, vont devenir plus sombres et plus menaçantes encore.



ENTRÉE DE LA GRANDE PLACE DES CITERNES.

Contigue au palais de Charles-Quint; cette place doit son nom aux grands réservoirs d'eaux qu'on avait pratiqués sous son enceinte, et qu'alimentaient sans cesse les montagnes de la Sierra Nevada.



IV

LA PRIÈRE DU SCHEIKH.

Ce ne fut pas sans une longue succession de combats acharnés où Grenade répandit son sang le plus pur, que les deux rivaux mirent un terme à cette guerre qui outrageait la nature. Quoique salué roi par les acclamations populaires, Abu-Abdallah n'avait cependant arraché qu'une partie des provinces mauresques, au joug de leur impitoyable dominateur. Les importantes villes de Guadix, Baza, Malaga et beaucoup d'autres forteresses frontières tenaient encore pour Muley-Hassan.

L'alcaïde Aben-Omixa remit l'Alhambra entre les mains du nouveau roi; et Abdallah, habile à exploiter les terreurs superstitieuses des Maures, fit tout pour reporter l'attention sur la crise redoutable prédite par les astrologues. Faible, frivole, licencieux en même temps que brave, ardent et énergique, il écoutait tour-à-tour ses penchants et de mauvais conseillers. Aimant avec passion les spectacles et les réjouissances publiques, facilement sub-

jugué par ses favorites, il s'abandonnait, dans l'intérieur de son splendide harem, à toutes les délices d'une voluptueuse oisiveté.

Or, entre toutes les merveilles du Généralif, brillait la fiancée du noble Abencerrage: Abdallah, frappé de son éclatante beauté, en devint passionnément amoureux; mais la fille d'Ali-Atar, adoptée par le roi, était élevée avec les princesses de la cour, et il savait sa main promise au prince Ibn-Hammed, qu'il haïssait doublement, comme son rival en gloire et en amour. Moitié par crainte, moitié par respect, Abdallah avait dissimulé jusque-là sa passion; mais l'enivrement du pouvoir l'égara enfin. Voulant donc assurer le succès de ses projets criminels en consolidant son pouvoir, il remplaça les anciens serviteurs de son père par les plus serviles de ses partisans. C'est ainsi que les émirs, les vieillards, les scheikhs, tous les hommes remarquables par leur savoir, et dont les importantes découvertes enrichissaient le reste de l'Europe, se virent repoussés dans l'ombre et insultés par la nouvelle cour. On n'excepta pas même de cette proscription l'illustre Abenkassim, qui reprochait à son jeune maître de hâter par ses injustices la décadence de l'empire; et l'on ajouta au mépris que l'on faisait de ses conseils, l'affront de le rayer des rôles du grand divan. Plu-

sieurs capitaines, vieilliss au service d'une longue suite de monarques, étaient disgraciés et condamnés à voir les tribus généreuses, à la tête desquelles ils avaient remporté tant de triomphes, conduites par de jeunes favoris qui ameutaient la populace en faveur du nouveau roi. Bien petit fut le nombre de ceux dont la réputation trop solidement établie ne permit pas qu'on les écartât du conseil : parmi ceux-ci, le prince des Abencerrages, Ibrahim Ali-Atar, qui commandait la grande forteresse de Loxa, Muza-Ben-Gazan, El-Zagal, frère du roi déposé, et les chefs des puissantes tribus, qui leur étaient dévouées.

Abu-Abdallah mit tout en œuvre pour se les attacher ; il rappela les cruautés de Muley-Hassan, il s'efforça de corrompre leurs officiers, d'ébranler la vieille discipline qui s'était conservée dans ces tribus. Cette politique déloyale, en le débarrassant de rivaux dangereux qui dédaignaient d'acheter la paix au prix de leur honneur, privait l'état de ses plus fermes soutiens. Persévérant dans le but honteux de diminuer l'influence des Abencerrages et des Alabez, il fomenta secrètement leurs anciennes querelles avec les Gomelez et les Zégris, et se forma une armée de mercenaires parmi la populace mauresque, entièrement déshéritée de la bravoure de ses an-

cêtres ; par ce moyen infame , il décimait ses nobles adversaires , au lieu de se les attacher : seul parti qui lui restât pourtant , à cette époque de crise , pour consolider son trône usurpé et changer la face de la guerre. Mais Abdallah était un exemple , entre mille , de cette vérité que l'homme faible et sensuel est incapable de grandeur et de magnanimité. Dominé par ses passions , n'écoutant qu'un instinct égoïste auquel la mollesse de son caractère n'apportait aucun contre-poids , il foulait aux pieds les lois éternelles de la justice et de la raison ; il achetait un engouement passager à l'aide de fêtes splendides , de jeux , de spectacles publics , de folles largesses qu'il faisait pleuvoir sur une populace corrompue.

Parvenu au trône , il usa de tous les prestiges de sa grandeur pour éblouir la vertueuse fille d'Ali-Atar ; et tandis que l'héroïque Ibn-Hammed se couvrait au loin de gloire dans les combats , Abdallah demeurait à Grenade pour ne point perdre de vue l'objet de son amour ; mais vainement multipliait-il ses odieuses sollicitations sous toutes les formes susceptibles d'émouvoir le cœur de Zélinda ; la fermeté dédaigneuse de la fille d'Atar égalait la haine qu'il portait à son rival. Bientôt des menaces insultantes succédèrent aux avances passionnées ; et sans doute le respect qu'il devait à la naissance illustre de Zélinda ;

et même la crainte des ressentiments d'Ibn-Hammed ne l'eussent pas arrêté; mais il reculait devant la noble conduite des princesses maures et des filles d'Aben-Kassim, qui faisaient à leur sœur un bouclier de leur présence.

Le rusé monarque se vit donc contraint de feindre; et, avec cette dissimulation profonde qui caractérise les Maures, il résolut d'arriver à son but par des moyens moins directs. Toutefois, le chef des Abencerrages, averti de ce qui s'était passé, voulait, à l'instant même, revenir à Grenade pour châtier son rival. Almanzor et ses amis le détournèrent d'une rupture aussi éclatante.

Un conseil solennel fut convoqué; il était composé du père de Zélinda, comme des plus sages et des plus braves de chaque tribu. On commença par discuter si, Muley-Hassan ayant forfait à sa couronne et répondu à la confiance de ses sujets par de nombreux actes de cruauté, il ne devenait pas urgent que les Abencerrages, les Alabez et les autres corporations qui leur étaient attachées adoptassent une nouvelle ligne de conduite. On voulait concilier, dans l'intérêt général, les partis divisés. Aben-Kassim proposa de déférer unanimement les vœux du conseil au roi populaire, en lui imposant néanmoins certaines conditions, telles que celles de poursuivre

la guerre avec vigueur, de ne pas accorder de trêve aux chrétiens sans une délibération solennelle des principaux chefs, de se mettre en personne à la tête de son armée; on décida qu'en considération de leurs exploits signalés, Ibn-Hammed recevrait le commandement de la cavalerie, Almanzor celui des troupes de pied; enfin que des joutes seraient célébrées sur la place de Viva Rambla, en l'honneur des victoires d'Ali-Atar dans la guerre des frontières, et du mariage de sa fille avec le chef des Abencerrages.

A la tête de cette glorieuse députation marchait le vieux Ali-Atar, qui passait encore pour la meilleure lance d'Espagne; il était suivi du jeune Abencerrage; puis venaient Aben-Kassim, les scheikhs, les vieillards, chacun selon leur rang et leur naissance, suivis à leur tour de toutes les familles nobles de Grenade et des tribus unies à la cause d'Ibn-Hammed.

C'était un saisissant spectacle que cette imposante réunion des plus sages et des plus braves, parmi les braves et les sages de ce superbe royaume d'Andalousie; que de les voir ainsi s'avancer, lents et solennels, à travers les avenues de la sainte mosquée; priant Allah de sauver Grenade la belle, la bien-aimée, ses fidèles habitants et ses délicieuses retraites. Et d'abord ils déposèrent dans le sanctuaire, la sainte

bannière du Prophète, grand fondateur de leur religion, réformateur de leurs lois, père de cette illustre chevalerie qui avait remporté des milliers de victoires, selon la volonté d'Allah, seul conquérant appelé à mettre le pied sur le front des nations.

« A Dieu et à Mahomet, son Prophète, son épée et son législateur, la gloire d'avoir arraché les antiques tribus du monde oriental à la superstition, à l'ignorance, à l'esclavage ! Avec la puissance de nos kalifes, grands-vicaires du Prophète, continua le vénérable scheikh, a commencé une ère de régénération pour les temps modernes. Notre civilisation, notre science, notre industrie, nos arts ont appris aux esclaves Goths et Vandales d'Europe, à tourner leurs armes contre leurs maîtres. Oui, ils ont reçu de nous le *Kiblah* qui indique le chemin pour obtenir tout ce qui est bon et grand. Peut-être avons-nous achevé notre mission sur cette terre de délices ; le génie de nos écoles, notre politique et nos découvertes ont illuminé l'esprit des enfants d'Allah, des enfants de nos ennemis, et peut-être ne nous reste-t-il qu'à ceindre nos reins pour le voyage, et partir. »

Alors, déroulant les pages inspirées du Koran, « *ce qui est bon à lire,* » il offrit ses prières au Dieu unique, à celui qui triomphe de toute chose ici-bas, élevant les humbles, abaissant les orgueilleux ; le

Tout-Puissant, l'infini. « O toi qui écoutes ceux qui prient, source de gloire et de science, viens à notre secours et rends témoignage à la bonne cause. »

Ses larmes coulèrent lorsqu'il ferma le saint volume, et il tomba la face contre terre devant le sanctuaire du Prophète; simultanément, chacun de ses collègues s'humilia en présence de la majesté du Dieu tout-puissant; se confiant à sa miséricorde pour le salut de leur patrie bien-aimée: « Allah! Allah! Achbar, le plus grand entre les grands. Père de notre Prophète et des fidèles, poursuit le scheikh, toi qui tiens, dans le creux de ta main, la puissance des monarques, qui vois clair dans les profondeurs de leurs entreprises, et mets au néant leurs vains desirs; confonds nos ennemis, guide au combat tes serviteurs fidèles; déploie devant eux les puissances de cet éternel paradis, récompense des braves et des justes; rends nos flèches plus légères que le vent, nos cimenterres plus pesants, nos épées et nos lances plus effilées; embrase l'ame et soutiens le bras de tes enfants; que la foudre des batailles plane au-dessus de nos chevaux; et que la terreur s'empare de nos ennemis au premier choc de la cavalerie. Car, toi seul es le Dieu des combats, et rappelas de l'exil ton Prophète persécuté, pour en faire le chef de dynasties puissantes et le réforma-



Drawn by David Roberts

Engraved by J. Carter

GATE OF JUSTICE.

London, Published Oct. 18. 1834. by Robert Jennings & C^o 67. Cheapside.

Printed by Lloyd & Bousfield

rent aux yeux ! L'air embaumé de suaves odeurs , était rafraîchi par les fontaines qui descendaient de la Sierra ; au-dessus de leur tête, un ciel sans nuages ; tandis que l'écho grossissait les chansons martiales , et que les mosquées , les minarets et la tour du palais , reflétaient leur éclat vacillant dans les eaux transparentes.

Aussi loin que la vue pouvait s'étendre , les environs de la forteresse étaient assiégés d'une foule impatiente de savoir quel devait être son nouveau sort. Lorsque le plus âgé des ambassadeurs s'arrêta devant le mystérieux emblème , le peuple , saisi de respect , demeura dans une contemplation silencieuse devant ces symboles incrustés dans la pierre ; la clef massive et la main gigantesque résumant mieux qu'aucune parole les mystères de cette religion , qui ne reconnaît d'autre Dieu que Dieu , et Mahomet pour son prophète.

Sur la limite sacrée de la porte , se tenaient les vénérables kadhis , prêts à rendre la justice pour l'ouverture du nouveau règne , et le roi lui-même à leur tête , vêtu de son kaftan garni de pierreries , et de son diadème d'or , cherchant à gagner l'affection du peuple , en se montrant en public selon la coutume des anciens califes. Il allait se retirer pour recevoir les chefs et les vieillards dans la salle des

ambassadeurs, lorsqu'Aben-Kassim, profitant de la présence du peuple pour ajouter à la solennité de leur message, s'avança tout-à-coup vers le monarque. « Justice, justice, cria le vieillard; au nom des chefs de Grenade et des plus anciens parmi le conseil, je demande justice au roi, qui est ici pour la rendre à tous pleine et entière. Fils d'Allah! écoute la voix de la sagesse et de l'expérience, sinon prépare-toi à voir ton royaume tomber entre les mains des infidèles; telle est la volonté de celui qui venge les opprimés, redresse les injustices et frappe le coupable. Écoute, ou crains la vengeance d'Allah et de son saint Prophète, qui te consumeront, toi et ton peuple, dans un vaste incendie. Mais, puisse le père des fidèles, le Seigneur miséricordieux, te maintenir dans la bonne voie! Adore celui qui te jugera au dernier jour, implore son assistance, prie-le de détourner de toi les coups de l'adversité. Vois tes princes, les guerriers de chaque famille et de chaque tribu; vois ton peuple qui s'unit à nous pour te demander justice! qui cherche dans son monarque un chef pour le conduire aux combats! entends leur prière! »

Ici, il se fit un moment de silence solennel, durant lequel Abu-Abdallah promena ses regards sur les ambassadeurs, comme pour chercher ce qu'il

devait répondre. La lutte de son caractère indécis avec les passions violentes qui l'agitaient, se peignait sur son visage; sa lèvre tremblait, sa figure se crispait, et ses paroles s'échappèrent rudes et brisées, lorsqu'il répondit aux chefs des tribus. Aucune acclamation n'accueillit cette réponse. Durant ce silence menaçant, son œil sinistre se fixait obliquement sur le prince des Abencerrages, qui se tenait debout, fier et indigné, comme une accusation vivante.

— « Parle, ô roi! s'écria Ibn-Hammed d'une voix de tonnerre, en se rapprochant de l'enceinte du tribunal; pourquoi ton regard est-il si sombre? Serait-il donc écrit que je dois briser les balances à tes yeux devant les chefs et le peuple de cette terre? Oui, c'est devant eux qu'un Abencerrage demande justice, à toi qui t'assieds devant cette porte, comme le vicaire de notre saint Prophète, pour dispenser à chacun les flots de cette source pure qui coule du trône d'Allah, et rafraîchit la demeure des bons et des justes. »

Tandis qu'il parlait, chacun de ses muscles était violemment contracté; son pied porté en avant, le geste de sa main, tout le montrait disposé à mettre à exécution la menace terrible qui se lisait dans ses yeux; la foule inquiète fixait alternativement son regard, du chef provocateur, au roi insulté.

— « Est-ce ainsi que vous parlez au roi ? répondit enfin Abdallah : vous venez en suppliant revêtus d'habits de paix, mais la haine remplit votre cœur. Priez-vous donc Allah dans la sainte mosquée, de la même manière que le fils de son Prophète assis sur le trône ? »

— « Et ne sommes-nous pas tous enfants d'Allah ? interrompit le prince indigné ; n'a-t-il pas dit que ceux-là étaient ses enfants, qui étaient justes, honnêtes, braves, miséricordieux ? Qui sont les sectateurs du Prophète ? les intrépides cavaliers au jour de la bataille. Quels sont les fils de son épée terrible ? ce n'est point le fourbe ni le méchant, le lâche ni le perfide, qui s'enveloppent dans leurs frayeurs paniques, afin de reculer le jour de la colère où ils seront renversés par un ennemi implacable. Je réclame la fille d'Ali-Atar, comme la fiancée de mon choix ; elle m'appartient par la volonté de son père et du tien. Veux-tu accepter notre amitié, qui mettra tes ennemis à tes pieds, ou préfères-tu que la moitié des tribus refuse de soutenir ton pouvoir mal affermi ? et alors où serait ta justice ? où serait ta couronne ? »

Au même instant, Ali-Atar, dont un demi-siècle de combats n'avait pu courber la taille, s'agenouilla devant le tribunal, et réclama humblement ses

droits, comme père et comme soldat, annonçant qu'il était résolu à tenir la parole qu'il avait donnée au chef des Abencerrages. Le roi le releva ; un murmure approbateur circula dans l'assemblée. Dissimulant sa colère sous une apparence de calme et de franchise, le roi déclara qu'il était prêt à accorder ce qu'on exigeait de lui ; puis, se tournant avec une expression particulière vers le chef des Abencerrages : « Je m'engage, de mon plein gré, à remplir ces conditions, car ce serait insulter Allah et son Prophète que de se déterminer d'après vos prières. J'accorde tout ce que vous me demandez, comme il convient au représentant du Prophète sur la terre, sans avoir besoin d'y être contraint par l'audace de quelques hommes. Quant à la fille du brave Ali-Atar, ce glorieux rempart de notre royaume, qu'elle unisse ses destinées à celles de l'Abencerrage, aussi librement que moi, le roi, j'accepte son amitié et la promesse de ses victoires sur les infidèles. Qu'il commence donc par mériter ce gage de notre alliance, et Abu-Abdallah paraîtra en personne dans les joutes qui célébreront son mariage ; et la femme la plus chaste, les yeux les plus beaux qui aient jamais brillé dans Viva Rambla, répandront de douces larmes au récit de ses exploits, lorsqu'il nous ramènera la victoire en-

chainée à son char. Qu'il dispute sa dame aux infidèles d'Aragon et de Castille. Mais il est plus facile de se répandre en vaines paroles que de les justifier par des faits. »

— « Je ne t'avais rien promis, Abu-Abdallah, mais qu'il soit fait comme tu le desires; vous tous, soyez-moi témoins que je vais conquérir la gloire et l'amour. »

— « Rétractez-vous, prince, s'écria Ali-Atar; vous ne savez pas ce que vous promettez. » En même temps Aben-Kassim, fixant un œil investigateur sur le roi; ajouta: « N'achetez point votre fiancée à ce prix. »

— « Assez, cria l'impatient monarque, ne l'a-t-il pas proposé lui-même! Enfants d'Allah! cet homme oserait-il manquer à sa promesse? »

— « Jamais, répliqua Ibn-Hammed avec une égale fierté; oui, c'est ainsi que j'obtiens Zélinda; sinon, qu'elle me soit ravie pour toujours..... J'ai fait un serment. — Et il offrit sa main au monarque, qui, descendant de son siège, se précipita dans les bras de l'imprudent jeune homme.

Dans la chaleur du premier mouvement, Ibn-Hammed oublia les injures de l'amant, et reçut sa mission avec la joie d'un guerrier accoutumé aux triomphes.

Un tumulte d'applaudissements apprit aux habi-

tants de Grenade la réconciliation du chef des Abencerrages avec le monarque. Bientôt la nouvelle s'en répandit au-dehors; et l'aspect turbulent de cette cité, qui avait failli être livrée à tous les maux de l'anarchie, rendu plus terrible par l'approche d'un ennemi implacable, se changea en fêtes et en joyeuses célébrations d'un triomphe prématuré.

Mais bientôt la guerre rappela deux peuples rivaux à cette lutte d'extermination qui allait fixer auquel des deux devait demeurer la possession de l'Espagne. Il était temps que les musulmans fissent taire leurs querelles en face du danger commun. Les chrétiens, conduits par des chefs expérimentés, avaient poussé le flot de la guerre jusqu'aux portes de la cité bien-aimée; rasant les villes et les citadelles qui garnissaient la frontière, enveloppant dans une ruine inexorable les hameaux populeux, les moissons jaunissantes, les troupeaux, les forêts d'arbres fruitiers, les jardins délicieux qui couvraient cette fertile contrée; retranchés dans la forteresse d'Alhama, située au cœur du royaume, ils faisaient de sanglantes irruptions sur le territoire adjacent aux faubourgs de Grenade. Jaën venait d'être emporté; la puissante Malaga était sur le point de capituler; la forteresse de Loxa était assiégée avec fureur. C'est sur ce point important que les Espa-

gnols combinaient leurs efforts pour changer la face des affaires; la nouvelle de la victoire remportée par leurs frères dans les plaines de Malaga les remplissait d'espoir; leur enthousiasme religieux et leur antique ferveur commençaient à renaître; mais desireux de recueillir quelque avantage mémorable avant l'arrivée de Ferdinand, les chrétiens conduits par Ponce de Léon firent une incursion dans la province, mettant tout à feu et à sang. C'est alors que Muley-Hassan, le monarque détrôné, sentit se ranimer sa haine contre les hérétiques; convoquant donc sous ses drapeaux tout ce qui restait de braves chevaliers près de lui, il vola au secours de son malheureux peuple. Quoique vieux et cassé, il marcha au combat à la tête de sa cavalerie et de plusieurs bandes de montagnards, durs et sauvages comme leur pays natal.

Mais le temps, les chagrins, les passions avaient usé ses forces; et tombant de cheval dans les bras de ses serviteurs, il lui fut impossible d'aller plus loin; en vain demandait-il qu'on le replaçât sur son coursier: son frère El-Zagal, le vaillant et le fameux Wali-Ben-Egaz insistèrent pour qu'il renonçât à diriger une expédition au-dessus des forces de son âge.

Le vieux guerrier, superbe jusqu'à son dernier

moment, ne leur répondit que par un regard de mépris, et fit de vains efforts pour se lever; alors il jeta au loin ses armes inutiles, foula aux pieds son turban, s'arracha la barbe, et, cachant son visage entre ses mains, se prit à pleurer. Bientôt il vit les nouveaux chefs partager son armée en deux divisions. — El-Zagal descendit dans la plaine avec la cavalerie; et Reduan conduisit à la hâte les hommes de pied et les albalétriers pour surprendre les chrétiens dans les défilés des montagnes. La cavalerie maure rencontra; dans une plaine brûlante, les Espagnols chargés de butin, qui ne songeaient qu'à la retraite. El-Zagal; malgré l'infériorité de ses forces, fondit sur eux avec une impétuosité telle, que le désordre se mit aussitôt parmi leurs rangs. La déroute devint générale, et les chrétiens prenaient déjà la fuite vers les montagnes, quand le terrible Reduan, sortant de son embuscade; les passa tous au fil de l'épée. Le butin, les drapeaux, de nombreux prisonniers furent le prix de cette victoire. Le comte de Cifuentes rendit son épée à Reduan, qui le trouva se défendant seul contre six cavaliers maures.

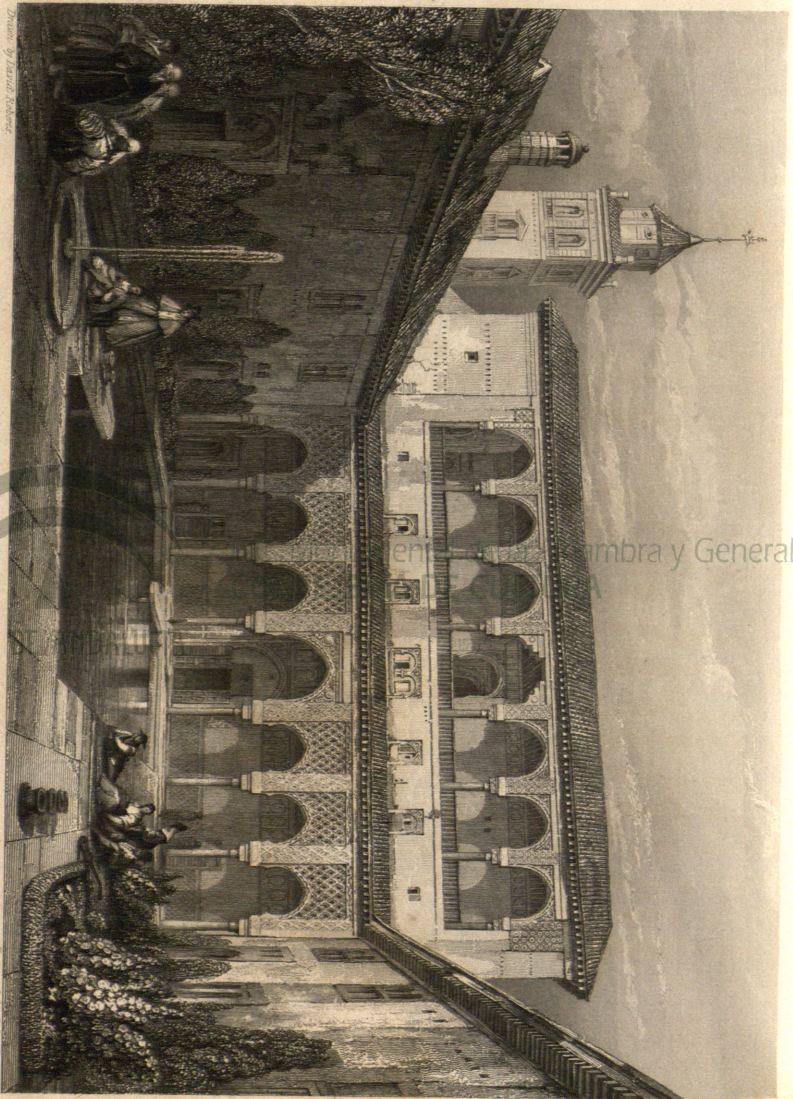
Ce brillant succès accrut encore l'ardeur des musulmans. « Pourquoi, s'écriait la populace inconstante; Abu-Abdallah; le favori de Grenade, n'a-

t-il encore rien fait qui égale cet exploit? mais voici ce que c'est qu'être roi! Malheur au peuple sur qui pèse un chef indigne! Voyez El-Zagal! voyez ce qu'il a fait! Abu-Abdallah est plus indolent encore que son vieux père; lui du moins ne tournait jamais le dos à l'ennemi! tout le mérite du fils consista à savoir dorer ses paroles.» Et un parti nombreux de ces hommes caustiques déclarait que, selon le véritable esprit de leurs lois, El-Zagal était seul capable de sauver l'empire. Abu-Abdallah, irrité de la perte de sa popularité, fit hâter les apprêts de la campagne, afin de montrer à Grenade que son chef n'était point un lâche, inhabile à porter les armes. Ayant appris que la ville de Lucéna était mal gardée, il résolut de frapper là le premier coup.

Les clairons retentirent au loin pour annoncer à Grenade que son monarque s'avancait à la tête de ses troupes, pour aller chercher l'ennemi en rase campagne. Les portes d'Elvire étaient garnies d'une foule de spectateurs qui se répandaient en applaudissements à la nouvelle de cette résolution héroïque d'Abu-Abdallah; mais leur joie dura peu. Un silence de mauvais augure succéda bientôt à ces applaudissements, lorsque la lance du roi, venant à heurter un pilier au moment où il franchissait la porte, se rompit aux yeux de la foule superstitieuse.

Une morne inquiétude se lut dans tous les regards. Le vieux fakir, heureux de trouver cette occasion d'agir par la terreur sur cette multitude crédule et fanatique, poussa des gémissements sinistres. Il rappela que c'était à pareil endroit, sous le règne de Mohammed-Alhamar, que la lance du chevalier qui conduisait l'expédition éprouva le même sort : présage irrécusable des revers qui allaient fondre sur la patrie. Furieux de ce hasard, le roi prit un air sombre lorsqu'il passa devant le malencontreux prophète; et tirant son cimenterre avec un sourire de mépris, il courut fièrement en avant de ses braves compagnons; mais aucun signe de joie n'accueillit plus les chevaliers, alors qu'ils descendaient en rangs serrés dans la plaine.

En vain chercha-t-on, parmi cette foule brillante, le chef intrépide des Abencerrages, ce regard de lion qui brillait, comme l'arc-en-ciel de la victoire, à travers les nuages de la mêlée. Pourquoi ne voyait-on pas la lueur de son cimenterre, le brandissement terrible de sa lance, fatale à tant d'ennemis? C'est qu'avant de commencer cette guerre d'extermination, Ibn-Hammed avait voulu calmer la passion qui le dévorait, en contemplant, une fois encore, le doux sourire de la plus aimable des filles de Grenade.



COURT OF THE ALHAMBRA.

London: Published Oct. 28. 1831. by Robert, James & Paul, Chancery Lane.

Engraved by J. Simpson.

Designed by J. Simpson.

* Il traverse en silence les cours aux frais ombrages, les salles de marbre, les corridors et la fameuse Alberca où se trouve le grand étang¹ situé entre la Cour des Lions et la Tour de Comarès.

Enfin l'Abencerrage atteint les magnifiques baigns de l'Alhambra. Là, l'air était constamment embaumé de fleurs fraîches écloses et de parfums qui brûlaient dans des vases antiques; le pied posait sur un pavé ciselé en précieuses mosaïques. En entrant dans la Cour des Lions, son regard d'aigle se fixa un moment sur ces riches péristyles de marbre, ces murailles majestueuses, ces plafonds resplendissants de mille couleurs; sur ces mosaïques gracieuses, embellies de sentences qui couvraient aussi les murs de chaque palais, comme un souvenir de foi de la vieille Arabie. Quels meilleurs conseillers en effet que ces maximes familières recommandant à chaque pas le devoir de la courtoisie, de l'hospitalité, de la prière, comme un refuge assuré aux jours du danger et de la mort? Comme Ibn-Hammed regardait tour-à-tour ces éclatantes peintures et ces emblèmes ingénieux, il lut en caractères plus fraîche-

¹ Ce vivier, placé au milieu de la cour pavée en marbre blanc et décorée à chaque extrémité d'élégants péristyles, a cent vingt pieds de long sur cent trente de large; il est garni d'une haie de rosiers.

ment tracés : « Obéissance et respect à notre seigneur Abu-Abdallah. » Il recula comme s'il eût marché sur un serpent, et, d'un pas précipité, se dirigea vers la cour de la fontaine qui porte le nom de sa tribu, entra dans la tour des *Deux-Sœurs*, traversa une longue file de salons délicieusement décorés, qui offraient les vues les plus ravissantes sur le Vége. De la fontaine des Abencerrages, on pouvait contempler ce mélange de toutes les merveilles de la nature et de l'art.

Dans ces délicieuses retraites on voyait glisser çà et là parmi les fontaines, les bosquets et les fleurs, des ombres de femmes d'une beauté ravissante, aux regards voilés, à l'air gracieux, à la démarche nonchalante. Aux embrasures des salons, c'était des encensoirs richement travaillés, des urnes et des vases ciselés d'où s'exhalaient de suaves parfums.

Le chef des esclaves annonça l'arrivée du prince; les magnifiques portes de la chambre des concerts s'ouvrirent aussitôt; l'œil du prince se porta sur un groupe de beautés voilées, assises sur de riches ottomanes. Les unes écoutaient la douce musique dont les sons descendaient des balcons supérieurs; d'autres surveillaient les travaux de leurs esclaves favorites, examinaient les précieux tissus, les riches broderies, les diamants et les perles destinés à leur parure.

Au milieu de cette salle coulait, sur un sable d'or, un ruisseau qui, passant à travers une fontaine d'albâtre, allait se perdre dans une multitude de courants : le parquet était un marbre blanc et azuré. Dans ce monde de palais, l'ame ressentait une sorte d'extase, le corps une douce ivresse. Cependant le héros cherchait des yeux, dans cette foule de beautés, la dame de son amour, celle dont il portait les couleurs, en un mot la plus éclatante des merveilles de cette région enchantée.

Ibn-Hammed contempla long-temps le doux spectacle qui s'offrait à lui. Là, dans une paix éternelle, vivaient ensemble les plus nobles filles du royaume de Grenade. Les plus jeunes d'entre elles répétaient les molles chansons des vieux poètes arabes qui luttaient pour le grand prix devant la porte de la mosquée ou faisaient revivre les passions des anciens jours. D'autres écoutaient, d'une oreille avide, les sauvages amours et les étranges aventures d'Atar et d'Ibla; ou bien encore, les histoires de Génies qui adoucissaient la cruauté des puissants kalifes d'Orient. Quelques unes brodaient de magnifiques voiles, nouaient des turbans, garnissaient leurs robes de pierres précieuses, ou tressaient des guirlandes de fleurs.

« Ah! n'arrachons jamais, s'écria le prince en-

thousiaste, le voile qui dérobe aux regards tant de merveilleuses beautés, symbole mystérieux de la religion de notre saint Prophète; anges qui appartiennent à un monde plus pur; étoiles qui nous guident dans notre douloureux pèlerinage de la vie! Tout en elles respire l'amour et la bonté. Qu'il est doux pour l'esprit fatigué des sanglantes querelles des enfants d'Allah, d'entrevoir sur la terre une image de ces beautés célestes qui versent l'hydromel là où les amaranthes, bordant les rives des fleuves de cristal, montent en suaves odeurs au pied du trône d'Allah! »

Mais Ibn-Hammed fut involontairement tiré de son extase en songeant au sombre avenir de sa belle patrie; son imagination prophétique alla au-devant du jour où la main impitoyable de la destinée briserait tout ce monde de merveilles et de félicité, et il se prit à murmurer les lamentations de son bien-aimé poète Alamary.

Cependant son œil avait cherché vainement Zé-linda parmi ces groupes enchanteurs de femmes. Il s'approcha de la fille d'Aben-Kassim, qui écoutait, aux pieds de ses royales compagnes, les vieilles légendes du Ramadan; il fut étonné de l'embarras que son arrivée semblait avoir causé; il observa que tous les yeux se dirigeaient vers le petit jardin de

Linderaxa ; il y vola , porté sur les ailes de l'amour. Son regard inquiet plongea aussitôt dans les allées de myrtes , et tout-à-coup il s'arrêta , pétrifié de colère. Le prince Maure ! près de Zélinda ! Le sourire de sa maîtresse , sa rougeur en parlant au roi , tout annonçait une trahison. Il se précipite vers eux , la main instinctivement portée sur sa dague ; la jeune fille pousse un cri , et avant qu'Abdallah eut le temps de tirer son cimeterre pour se défendre , la fille d'Aben-Kassim avait arrêté déjà le bras de l'Abencerrage furieux. Abdallah et Ibn-Hammed étaient ainsi , le glaive levé , le regard menaçant , se provoquant du geste , quand la princesse Zuléma , paraissant à son tour , apprit à l'Abencerrage que le jeune monarque n'était venu là que pour annoncer à la fille d'Ali-Atar sa réconciliation avec lui et l'engagement qu'il avait pris de renoncer à sa possession. Saisi de remords , Ibn-Hammed reconnut son erreur , et , voulant l'expier , ôta son turban , présenta son cimeterre au roi : c'était se mettre à sa discrétion ; mais les larmes , les prières de Zélinda et un premier mouvement de générosité auquel le roi ne pouvait rester étranger , plaidèrent en sa faveur. « Une beauté comme la sienne , répondit Abdallah en lui rendant son épée , qui surpasse l'éclat de la lune à son lever , des étoiles du matin dans les pro-

fondeurs d'un ciel d'azur, plus douce que la rosée de miel de l'Yémen, peut égarer la raison d'un amant lorsqu'il croit avoir son souverain pour rival. Mais le plus illustre de mes Abencerrages voudra lui-même faire oublier sa faute, en sauvant son pays à la tête de ses fidèles tribus. Suis-moi sur-le-champ, et volons déployer dans la plaine notre sainte bannière; prends pour devise de gloire et d'amour les couleurs de ta belle fiancée. »

Animé qu'il était de ces sentiments chevaleresques, le roi sut, pour un moment, triompher de son amour. Malheureusement cette passion fatale n'était qu'assoupie, et prête à se réveiller sous les aiguillons de la volupté. Mais alors, tout entier au desir de voir reflurir ses premiers lauriers, il avait revêtu son corselet doré, son turban d'acier, son bouclier orné de pierreries; il courut se placer à la tête de son armée;—tel nous l'avons vu passer sous les portes de Grenade.

Le prince était resté, après lui, dans ce jardin de délices pour se réchauffer au soleil des yeux qui devaient décider de son sort et qui brillaient à travers un nuage de douces larmes. » Comment ai-je pu douter de toi un seul instant! murmura le prince, lors même que je voyais tes regards, où se reflète ta belle ame, et toutes tes graces irrésistibles enivrer de

leurs charmes le cœur d'Abu-Abdallah ! Mais un jour plus riant va dissiper la brume de notre vie ; nous allons être unis , et l'on tressera pour nous les couronnes de la victoire ou les fleurs ensanglantées qui ornent la tombe du héros. »

— « Ne parle point ainsi , mon Ibn-Hammed , ne m'éveille pas au milieu de mon rêve de bonheur.

— « Tu continueras de régner sur mon cœur , ô toi , mon étoile , la plus illustre des filles de Grenade !

— « Vainqueur ou vaincu , reviens , Ibn-Hammed , reviens ; tu retrouveras toujours le même amour dans ta Zélinda. » Et elle se serra contre le cœur de son amant avec transport , et dans ce long embrassement leurs deux amés s'unirent pour braver l'absence et la mort.

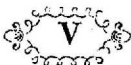
Mais bientôt les larmes de Zélinda apprirent à ses compagnes que son amant était allé prendre la sainte bannière pour se mêler aux combats sanglants.





ENTREE DE L'ALBAYCIN.

Située au nord, près de la porte d'Elvire. Ce quartier de Grenade renfermait l'une de ces forteresses les plus vieilles, les plus massives qui ornent les grandes cités des Maures d'Espagne.



COMBAT DES ZÉGRIS ET DES ABENCERRAGES.

MANDIS que les chefs musulmans, à la tête de leurs intrépides montagnards, s'élançaient, plus rapides que l'éclair, sur les traces des chrétiens, le vieux monarque, en proie au désespoir et à un sombre anéantissement, pleurait sur sa gloire passée. Tel un chêne que la foudre, serpentant à travers les feuillages, a fait resplendir d'un éclat inusité, tombe bientôt après réduit en cendres. Il avait cessé de parler, de faire aucun mouvement; mais son esprit conservait encore son énergie. Son regard farouche, toujours fixé sur la route qu'avait prise son armée, semblait envoyer vers elle un torrent de prières et de malédictions: de prières pour qu'elle remportât la victoire; de malédictions sur la tête de ceux qui le laissaient ainsi périr honteusement loin du champ de bataille. C'est ainsi que les heures s'écoulaient pour le pauvre vieillard, lorsqu'un cavalier apparut au loin; et, en un instant, le noble Aben-Kassim était aux côtés de son ancien maître. Il y a un lau-

gage que certains hommes apprennent seuls à l'école de l'adversité. En approchant du tombeau, leurs ames, qui se devinent, ont le pouvoir de s'entendre de suite, soit qu'elles se reportent vers le passé, soit qu'elles plongent dans l'avenir.

L'expression de colère qui assombrissait le regard du roi ne dut pas s'adoucir lorsqu'il tourna les yeux sur Aben-Kassim. La mort, qui avait déjà posé sa main glacée sur lui, s'arrêta : « Ce qui est écrit est écrit, » murmura-t-il ; un rayon de lumière éclaira son visage ; il secoua la tête comme s'il cherchait à fixer dans sa mémoire les dernières paroles de son ami. L'haleine de l'aurore dans le désert, douce, calme, humide de rosée, pouvait seule leur être comparée ; elles évoquaient les pensées des anciens temps, les triomphes du Croissant ; elles nourrissaient le ver rongeur du passé, réduisaient son orgueil offensé au silence, amortissaient ce qui lui restait de fièvre belliqueuse. Muley-Hassan écoutait le scheikh avec une morne résignation, particulière aux enfants du Prophète.

Et lorsqu'Aben-Kassim vint à parler de l'avenir ; qu'il prédit d'une manière trop certaine les calamités qui allaient fondre sur le peuple d'Allah, de profonds soupirs brisèrent la poitrine du monarque ; il semblait que son esprit, désespéré de trouver

ses forces au-dessous de ses desirs de vengeance, luttât pour s'échapper de ce corps chétif et périssable, mais tout puissant, armé de foudres contre ses ennemis.

Puis, le scheikh passa de ces scènes de désolation à des perspectives plus riantes : des serments de fidélité coulèrent de ses lèvres, comme des gouttes de rosée du calice de l'amarante; et tout en parlant, il avançait le bras pour soutenir le faible monarque, qui laissait tomber sa tête sur sa poitrine; et la voix d'Aben-Kassim, toujours calme et douce, murmurait à son oreille la sagesse de l'amitié et de la réconciliation après les longues tourmentes de la vie.

Le brûlant soleil de midi trouva ces deux hommes conversant ainsi. Aben-Kassim se leva, et alla chercher un peu d'eau à une source qui coulait non loin de là, pour rafraîchir les lèvres desséchées de son roi. Muley-Hassan l'en remercia d'un regard, mais sa tête retomba de nouveau sur son sein. Alors, Aben-Kassim, soulevant le faible vieillard, le conduisit dans sa fidèle ville de Malaga, et il ne le quitta pas qu'il n'eût recouvré la force de corps et d'esprit nécessaires pour sentir sa position.

Or, tandis que les Maures approchaient de Lucéna, l'armée chrétienne, sous les ordres de Ferd-

mand, avait mis le siège devant la forteresse de Loxa. Mais Ali-Atar, à la tête de trois mille vétérans des montagnes, les tenait en respect, faisant de vigoureuses sorties, et reportant la terreur jusque dans leurs propres retranchements. Après avoir éprouvé plusieurs échecs, le Castillan fut contraint de lever le siège, et le vieil Alcayde chargea les chrétiens dans leur retraite, avec une ardeur nouvelle. Ce succès, les victoires d'El-Zagal et de l'héroïque Reduan, relevèrent le courage des Maures; tous exaltaient la valeur d'El-Zagal; son royal neveu sentit qu'il lui fallait frapper un coup décisif, s'il voulait conserver sa couronne chancelante. Diégo de Cordoue, gouverneur de Lucéna, ayant avis de son approche, dépêcha des messagers pour demander en hâte des secours; en effet, les Maures, conduits par le roi en personne, étaient déjà sous ses murs.

Sommé de se rendre, sous menace de voir la garnison passée au fil de l'épée, le gouverneur s'efforça de gagner du temps, et de prolonger le court intervalle qu'on lui accordait pour capituler. Alors qu'on était ainsi en conférence, des nuages de poussière s'amoncelèrent à l'horizon: c'était l'armée castillane.

Si grande était la terreur qu'elle inspirait à l'infanterie maure, que, sous prétexte de protéger ses

bagages, elle se retrancha derrière le fleuve, sans coup férir. La cavalerie et les chefs des tribus soutinrent seuls, avec leur bravoure ordinaire, le choc des vétérans espagnols; la mêlée fut longue; des deux côtés on fit des prodiges de valeur. Mais, au moment où la victoire allait couronner les efforts des Maures, excités qu'ils étaient par les brillants faits d'armes du prince des Abencerrages et par la présence de leur roi, le fameux Alonzo d'Aguilar et son jeune frère s'élançèrent à-la-fois, à la tête d'un corps de réserve, et attaquèrent sur deux points différents la tribu, naguère victorieuse, d'Ibn-Hammed. De son côté, le gouverneur de Lucéna, profitant de cette manœuvre habile, compléta par une brusque sortie la défaite de la cavalerie maure. Là, tombèrent, couverts de blessures, le brave alcayde de Loxa en défendant le roi, et le chef des Abencerrages, après avoir accompli tout ce qu'il était donné de faire à un général habile comme à un soldat intrépide. A deux reprises, Ibn-Hammed soutint le choc de la réserve d'Aguilar: enfin il succomba accablé par le nombre; au moment où la bannière du Prophète flottait au milieu des rangs des chrétiens, les débris de sa tribu l'enlevèrent du champ de bataille. Le roi maure, resté seul, prit la fuite, et se cacha dans les roseaux qui bordaient la

rivière. Mais les chrétiens suivaient sa trace et le découvrirent ; il se nomma , rendit son épée. Conduit sur le champ au camp royal, il y fut traité avec tous les égards dus à son rang et à son malheur.

Terrible fut la nouvelle de ce désastre pour la populace de Grenade. Abu-Abdallah se vit abandonné de tous ; l'ancien parti de Muley-Hassan recommença à lever la tête ; et bientôt le roi maure , soutenu par son frère El - Zagal , rentra dans l'Alhambra.

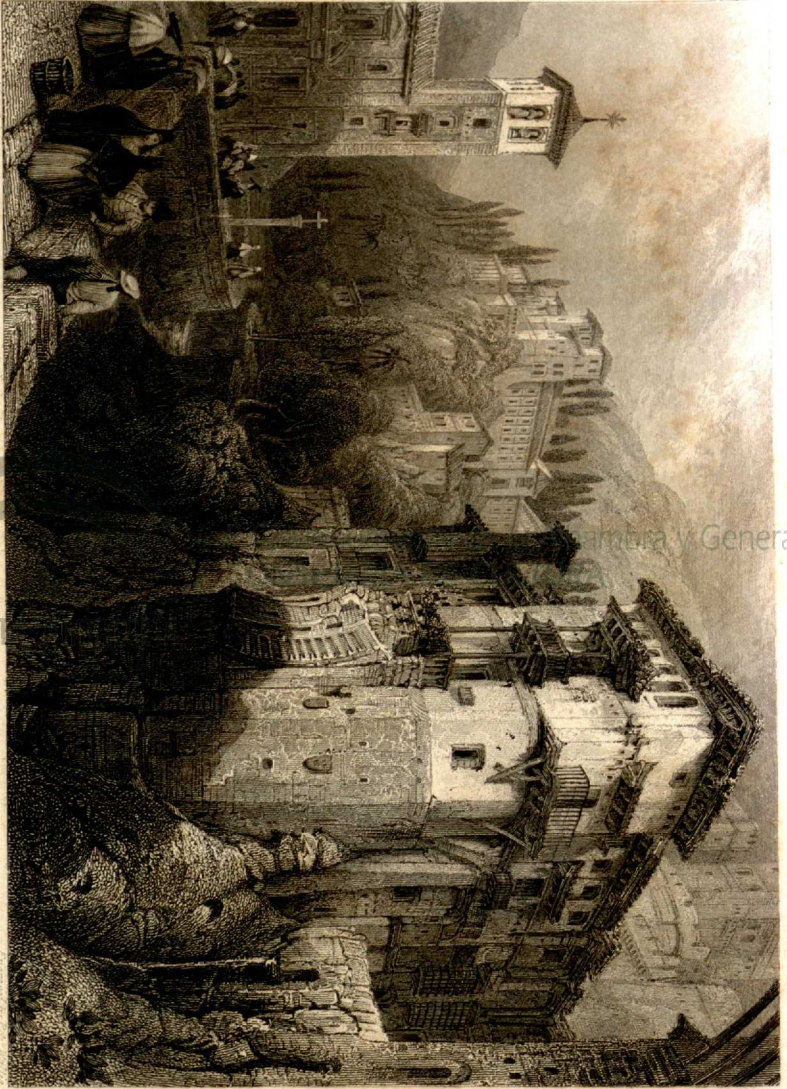
Mais la sultane Aixa , sans perdre un moment , dépêcha son plus habile *Adalid* vers le monarque chrétien , pour traiter de la rançon de son fils ; d'après ses conseils , Abdallah-offrit de rendre hommage à Ferdinand , de tenir de lui sa couronne comme un vassal , de l'assister en allié fidèle , et de remettre , en outre , des otages entre ses mains jusqu'à l'accomplissement de ses engagements ; c'était frapper un nouveau coup plus funeste à la cause de la nationalité mauresque. Boabdil n'eut pas honte d'acheter sa liberté à ce prix ; or , après avoir été comblé de caresses par les chrétiens , il fut mis en liberté. Le rusé Ferdinand l'appela son ami , son allié , l'embrassa , et lui donna même une escorte pour protéger ses jours jusqu'à sa capitale. La sultane , sa mère , lui avait aplani les voies du retour par

une abondante distribution de ses trésors ; elle s'était assurée la possession des portes de l'Albaycin et des tours de l'Alkazaba , si long-temps occupées par les Almoravides.

Le lendemain, il proclama son retour à Grenade , et le peuple volage courut en foule vers les avenues de l'Albaycin, et la ville retentit une fois encore du cri de Abu-Abdallah roi. Il ne tarda pas à regagner par l'intrigue son pouvoir primitif, et à attirer près de lui tous ceux que leur ambition et leur cupidité lient aux restaurations.

Instruit de ce qui s'était passé, l'inflexible Muley-Hassan s'était retranché dans la grande forteresse de l'Alhambra , décidé à courir encore les chances d'un combat pour conserver sa couronne. Il dénonça l'alliance déshonorante de l'usurpateur avec l'ennemi commun, les humiliations qu'il avait subies par lâcheté, la fatalité qui poursuivait invariablement un fils coupable. Il somma les nobles tribus et les visirs de Grenade de rejeter un chef si indigne de commander les fidèles, et de relever l'honneur de la patrie. Dans un divan qu'il convoqua , il fut résolu qu'on chasserait ignominieusement l'usurpateur de la ville, et qu'on l'attaquerait dans son ancienne forteresse, avant qu'il eût le temps de consolider son pouvoir.

Le matin du jour qui devait éclairer cette lutte déplorable entre le père et le fils, le bruit des tambours, les sons aigus des clairons retentissaient dans les avenues et les sombres cours de l'Alhambra, et, répétés par les échos de la ville, préludaient à cette guerre sans exemple dans les annales de la folie; alors même que l'ennemi commun assiégeait ses portes, ce peuple frivole, n'écoulant les remontrances ni des prêtres ni des vieillards, se préparait à tirer l'épée pour la rougir du sang fraternel. Grenade prenait l'aspect d'un camp; les citoyens paisibles fermaient leurs maisons, au milieu des cris des femmes et des enfants, et se réfugiaient dans les quartiers les moins exposés, dans les souterrains, et jusque dans les bains, pour se soustraire à la tempête. Bientôt ces murmures lugubres se changèrent en un tumulte épouvantable; des bandes armées, courant à leurs postes respectifs, remplissaient seules les rues désertes, et les gémissements des femmes et des mères étaient couverts par des cris de guerre. Les tribus diverses, dont les ressentiments, long-temps comprimés, pouvaient enfin éclater au grand jour, se formaient en rangs opposés: — d'un côté, les Abencerrages, les Alabez, les Vanégas soutenaient le parti du vieux roi, dont les derniers exploits avaient fait oublier déjà les anciennes cruautés.



REMAINS OF A MOORISH BUILDING ON THE DARSURO.

Engraved by James Jackson.

London: Published by W. & A. G. Chapman, 1847.

Parmi les défenseurs du fils-se trouvaient les terribles Zégris, les vieux Gomelez, les bandes africaines conduites par le redoutable chef des Bérébères; enfin, la nombreuse infanterie mauresque, aussi insolente dans ses propres murailles qu'elle était lâche sur le champ de bataille. Chaque tribu, ayant à sa tête son chef favori, se plaça en face d'une tribu ennemie, impatientes qu'elles étaient de part et d'autre d'assouvir des haines héréditaires.

Avant que le signal fût donné, le noble prince des Abencerrages, encore affaibli par ses blessures, se précipita entre les deux camps au moment où ils se rencontraient sur la place de *Viva Rambla*. Il tenta d'arrêter la fureur de ses compatriotes aveuglés; mais voyant que sa médiation restait infructueuse, il se tourna avec indignation vers le chef des Zégris, qui excitait sa tribu au carnage, et lui reprocha sa conduite dans le noble langage du poète Alabas.

* Mais le terrible Hammed-el-Zégri, se précipitant avec fureur sur son rival, donna le signal du combat; désespérée fut la rencontre. Inférieurs pour le nombre, les partisans du vieux roi avaient affaire à de moins nobles adversaires. Telle fut la terreur qu'inspira leur choc irrésistible, que l'infanterie mauresque et la multitude prirent la fuite en désordre par les rues étroites des Gomelez et des Zacatin;

mais la lutte était plus sanglante entre les escadrons rivaux sur les bords du Duéro ; là, ni trêve ni repos ; on combattait là pour la possession du vieux pont mauresque, à l'entrée de la grande place et dans le voisinage des mines royales. Hammed-el-Zégri, Lisaro et les autres chefs se trouvaient opposés pied à pied, main à main, au prince des Abencerrages et au jeune Célim ; ils excitaient le peuple par leur exemple. Pressé par ses ennemis, Hammed-el-Zégri supportait leur choc comme une tour que battent les flots orageux. Son cimenterre tranchant s'abaisse sur la tête du trop audacieux Célim, fend le bouclier ; le turban, et se fraie un chemin jusqu'à l'épine dorsale. La brillante chevelure du jeune héros est souillée de sang ; sa belle devise d'amour est foulée aux pieds des chevaux. A cette horrible vue, les Abencerrages sont enflammés du désir de venger leur chef et son amante. Ibn-Hammed se précipite sur le meurtrier de son frère chéri, et ce duel des deux chefs suspend un moment le combat. Pressés d'en venir aux mains, ils jettent réciproquement leurs lances, tirent leurs brillants cimenterres, et tracent une courbe légère afin de rendre le choc plus irrésistible. Cette première rencontre les trouve également inébranlables ; une grêle de coups aussi habilement parés que portés lui succède. Une se-

conde fois ils se précipitent l'un sur l'autre ; aucun d'eux n'est blessé ; leurs cimenterres sont ébréchés ; ils ont tiré l'épée ; des gouttes de sang coulent sur l'armure de l'Abencerrage, et le bouclier du Zégri vole en éclats. Le généreux prince jette le sien et fond de nouveau sur son ennemi. Leurs épées teintes de sang flamboient d'une manière horrible : ce n'est plus qu'un rapide jeu de mort où l'un et l'autre voient leurs forces s'épuiser ; chacun cherche à plonger son épée dans le sein de son rival. A mesure que leur sang coule, leur rage s'accroît ; ils se serrent de plus près ; l'éperon heurte l'éperon ; ils s'étreignent et tombent de leurs chevaux, toujours liés dans cet embrassement d'une haine meurtrière ; enfin l'épée d'Ibn-Hammed va percer le cœur de son rival, lorsque les perfides Zégris dérobent leur chef à la mort. De leur côté, les Abencerrages emmènent leur héros ensanglanté , et la mêlée recommence avec plus d'acharnement. La vaillante tribu prend une revanche terrible de la trahison qui a dérobé à leur prince un triomphe si chèrement acheté. Mais la cavalerie de Muley-Hassan, inquiétée par les lances et les flèches de l'ennemi, fut forcée de se replier sur l'Alhambra, prenant avantage des avenues boisées et des hauteurs qui commandent les rues de la ville. Là, le combat continua

avec des chances égales de succès jusqu'à ce que les ombres de la nuit furent venues mettre un terme à cette lutte atroce, qui priva Grenade de ses plus braves défenseurs. Harassé, chaque parti se retira dans ses lieux retranchés, souhaitant que le jour vint bientôt éclairer une issue décisive. En dépit de leur courage désespéré, les Abencerrages avaient rencontré une résistance également formidable. Ils avaient sans doute conservé leurs positions; mais leur parti avait horriblement souffert des attaques irrégulières des bandes africaines.

Muley-Hassan convoqua le conseil des chefs et des vieillards; il déplora le vide laissé dans leurs rangs, et tout ce qu'avait d'affreux cette guerre civile sans résultat. Alors qu'il parlait, son regard s'arrêta sur le vénérable Aben-Kassim comme pour implorer sa décision dans cette pénible conjoncture. Celui-ci, les yeux baignés de larmes, s'écria : « Oh ! mon roi ! puisse Allah disposer ton ame à de sages conseils, avant que le soleil se lève sur une mer de sang ! aujourd'hui je ne puis que prier Dieu de fortifier nos cœurs par la résignation ; combien misérable serait notre vie , si notre espérance n'était sans bornes ! Ce n'est qu'en souffrant avec courage que nous pourrons surmonter les mauvais jours et rentrer dans le bon chemin. Mais si ces

luttres déplorables, si cette guerre du frère contre le frère, du père contre le fils, sont écrites là-haut, nous devons nous soumettre et crier : « Malheur aux enfants d'Allah et aux serviteurs du saint Prophète ! » Ah ! laissez-moi plutôt élever ma voix mourante et prophétique vers celui qui règne sur les rois ; laissez-moi plaider la cause de la paix, dernière espérance des Maures. Ah ! combien volontiers je consacrerai mon dernier soupir à cette cause sainte ! T'ai-je jamais trompé, Muley-Hassan ? compagnon de toute ta vie, j'ai pleuré tes fautes avec des larmes de sang ; aujourd'hui, je dois l'avouer avec douleur, la folie du peuple et tes forces défaillantes, tout exige que tu renonces au trône. »

Cid-Alnayar parla dans le sens du vieux scheikh, tandis que les nobles et les visirs semblaient, par leur silence, sanctionner cet avis, qui causait une profonde blessure au cœur du vieux monarque. « Ne convient-il pas mieux, mon père, dit le jeune Cid, de fuir dans la retraite, loin de ces discordes sanglantes ? la fortune de Grenade, comme une frêle barque sur une mer orageuse, demande au gouvernail une main plus ferme pour la guider dans la tempête. »

L'infortuné Muley ne répondit rien ; il s'éloigna, profondément ému, et alla visiter les différents

postes de l'Alhambra et donner l'ordre de sonner le tocsin aux premières clartés du jour. L'aurore paraît ; et chaque tribu rivale, plus exaspérée encore par la perte d'un frère ou d'un ami, vole aux armes, impatiente de les venger. Déjà on était sur le point d'en venir aux mains, lorsque le vieux Aben-Kasim, les bras ouverts, la barbe flottante, se précipite au milieu des cimenterres frémissants : « Suspendez vos coups fratricides, leur cria-t-il, et tournez-les contre l'ennemi commun ! Quel démon, quelle frénésie vous pousse ainsi à sacrifier la patrie à vos passions criminelles ! Arrière, insensés ! Esclaves d'Éblis, aussi odieux que les Goules elles-mêmes devant le regard sans tache d'Allah et de son saint Prophète. Avez-vous donc reçu l'ordre du cruel Ferdinand d'égorger vos femmes, vos enfants, et de détruire vos demeures ? Est-ce ainsi que vous suivez les lois du Prophète ? Pour aumônes, vous donnez du fer ; au lieu de prières, des malédictions ; vous méprisez les glorieux préceptes de celui qui sut vous arracher à une servitude dégradante, aux abjectes superstitions du Dieu du mal ; vous refusez d'obéir à votre seigneur suprême ! Ah ! comment pourriez-vous être victorieux ! Voyez vos femmes condamnées au veuvage, vos plaines dévastées, vos frères expirants ! Mais Allah a donc fermé vos

cœurs à la vérité; un nuage couvre vos yeux; vous ne voyez pas qu'un terrible châtement va s'appesantir sur vous! Lisez ce livre sacré, cria-t-il en ouvrant le Koran, dans lequel tout est vérité; écoutez ce qu'il vous prédit si vous cessez d'avoir foi à ses mystères et d'observer le moment de la prière. Croyez-vous au grand jour du jugement? Prenez-vous sincèrement le nom d'enfants d'Allah? Comment alors pouvez-vous demeurer esclaves des infidèles et payer tribut aux chrétiens? Sourds autant qu'aveugles, vous avez quitté la droite voie et vous refusez de vous repentir! Vous vous déchirez les uns les autres, comme des loups; mais, lorsque l'ennemi rugit autour de vos murailles, lorsqu'il gronde comme la foudre, vous vous bouches les oreilles de peur de mourir en entendant le bruit des combats. Oh! peuple insensé! Dieu a tracé un cercle autour des méchants; il a suffi d'un éclair pour vous aveugler. Lorsque vous marchiez dans ses voies, tout était lumière pour vous; mais aujourd'hui, vous vous débattez dans la nuit de vos péchés; prenez garde de tomber dans des ténèbres pour lesquelles il ne se lève jamais d'aurore. »

Troublées de cette apparition imprévue du vieux scheikh, entraînées par l'éloquence dont il animait ses terribles menaces, les tribus s'arrêtèrent comme

dominées par un pouvoir surnaturel ; leurs regards s'adoucirent, les armes leur tombèrent des mains ; leurs indomptables passions, un moment portées au plus haut point d'exaltation, disparurent graduellement devant un sentiment d'horreur et de remords ; ils reconnurent la vérité du sombre tableau déroulé à leurs yeux ; leur regard se porta de l'orateur à leurs frères ; les pensées de haine et de vengeance s'évanouirent pour faire place à la bienveillance ; au lieu de clameurs furieuses on n'entendit plus que des murmures de regret et de douleur ; et l'on eût dit plutôt des parents affligés, réunis sur le tombeau d'un frère tendrement aimé, que des guerriers prêts naguère à s'entr'égorgier.

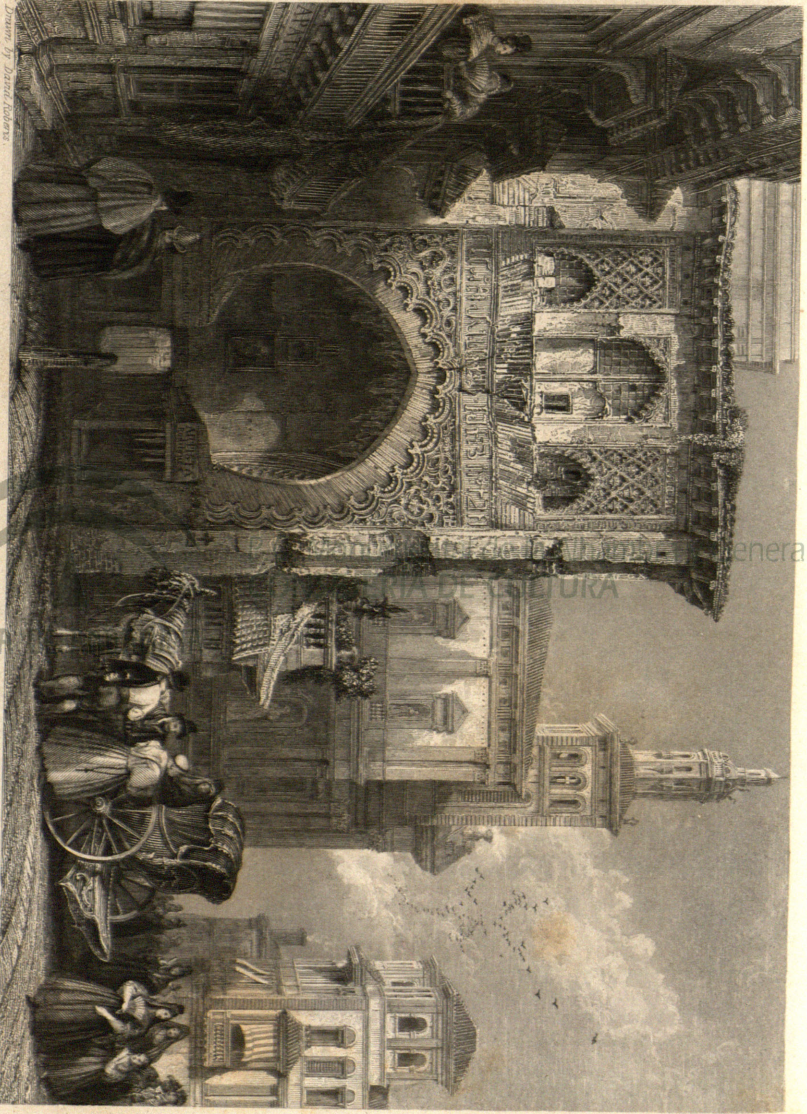
Le clairon retentissant, le sourd roulement du tambour et le bruit des pas des chevaux avaient cessé ; une tristesse, éloquente dans son silence, rendait témoignage à la sagesse des conseils du vieillard. Aben-Kassim se hâta de profiter de l'avantage qu'il avait obtenu : « Frères et concitoyens, reprit-il, je vous ai dit la vérité tout entière, parce que je n'ai parlé que dans vos intérêts. C'est un homme prêt à descendre au tombeau, qui vous adresse ses adieux ; je vais rendre compte de ma conduite à votre chef céleste : car notre croyance au paradis n'est point une illusion ; oui, de glorieuses demeures attendent

le fidèle et le juste. La honte rougit votre front, enfants de Mahomet, héritiers de sa gloire et de son épée. Ah! vous avez raison de courber la tête et de laisser tomber ces armes ensanglantées, vous, oublieux de votre religion d'amour, qui vous épuisez dans des combats impies où les chrétiens seuls triomphent. Ah! si les torrents de sang répandus hier eussent coulé sur les champs de bataille, l'étendard du Prophète réfléchirait aujourd'hui l'or de son croissant dans le cristal des eaux du Guadalquivir, et notre ambitieux ennemi n'ébranlerait plus nos portes. Mais que pouvez-vous espérer du perfide usurpateur du trône paternel? Qu'attendez-vous du noble Muley-Hassan, plié sous le poids des années et de plus de cent campagnes? N'y a-t-il personne parmi vous, issu du sang royal, favori d'Allah et du sort, capable de triompher des dangers de l'empire et de vous guider à de nouveaux combats? Qui n'a pas entendu parler des exploits d'Abdallah-le-Brave, la terreur des chrétiens, le soldat privilégié de la fortune? Gloire à El-Zagal, le frère de votre roi! » Il cessa de parler; un sourd frémissement parcourut les deux camps et le peuple qui remplissait les rues et les cours. Des milliers de cimenterres et d'épées brillèrent au soleil et répondirent à l'appel du scheikh par ces cris répétés :

« Longue vie à El-Zagal-le-Brave, seul digne de nous venger de nos ennemis. »

* Des courriers furent aussitôt dépêchés, sur les plus rapides coursiers, de la *Casa del Carbon* à la ville de Malaga, où El-Zagal commandait alors, de même qu'aux différentes villes et forteresses du royaume, pour leur annoncer ces heureuses nouvelles; on pria El-Zagal, au nom du peuple, d'accepter le trône de Grenade. Avant que ces courriers fussent de retour, déjà le Maure entrait en personne dans la ville, à la tête de ses cavaliers, trainant derrière eux une foule de captifs et portant des têtes de chrétiens suspendues à l'arçon de leur selle. El-Zagal; revenant de Malaga, avait rencontré dans un défilé, une division espagnole d'Alhama; il avait passé chaque soldat au fil de l'épée. Ce nouveau triomphe fut accepté comme un événement d'heureux augure. Accompagné du brave Reduan-Ben-Egaz, le Maure alla prendre possession de l'Alhambra, où son frère, le vieux Muley-Hassan, alla au-devant de lui, dissimulant sa douleur, et regrettant bien moins la perte de sa couronne, maintenant qu'elle reposait sur la tête d'un guerrier capable de la défendre.

Mais un roi déposé, comme Muley, ne pouvait finir ses jours dans une ville où il avait porté le



Engraved by J. M. G. S. G.

CASA DE LA CARIDAD.

Crossed

JUNTA

Printed by J. M. G. S. G.

sceptre. Il se retira donc à Allora avec ses deux fils, le Cid Yahia et le Cid Alnayar, comme avec ses trésors et ses esclaves, que son successeur lui avait généreusement abandonnés en entier. Avant son départ, il alla dire un dernier adieu à son vieil Aben-Kassim. Ce fut une étrange et douloureuse entrevue; Muley-Hassan s'était cru trahi par ses parents, par son peuple, par son vieil ami. Quoiqu'il connût l'adversité, qu'il rendit justice aux motifs qui avaient guidé son vieux conseiller, il sentait la honte suspendue sur sa tête royale. Aben-Kassim, tout en frappant le coup qui avait si profondément blessé le cœur du roi, l'aimait et le respectait; car Muley-Hassan s'était toujours montré, à son égard, humain et généreux. Il y avait, malgré les erreurs et les excès du vieux roi, quelque chose de grand, de noble dans leurs deux caractères, qui avait cimenté entr'eux une amitié que les années n'avaient fait qu'accroître encore.

Si Muley sentait amèrement le coup qui lui était venu, si rapide, d'une main aimée, l'homme qui l'avait frappé était plus à plaindre encore. Il avait fallu toute la magnanimité d'Aben-Kassim, pour lui donner la force d'accomplir ce devoir. Comblé, comme il l'avait été, d'honneurs par Muley, il devait paraître odieux à son bienfaiteur; il s'ac-

cusait lui-même d'ingratitude, du moment où ses efforts avaient réussi. Se résignant à sa destinée, plein d'affliction, il baissa la tête et sentit que ses jours étaient comptés. Que fut-ce donc quand il vit le monarque détroné venir prendre congé de lui avant son départ pour l'exil ! Alors le scheikh se couvrit la face et pleura. C'est ainsi que le ministre et le maître, n'ayant que trop connu tous deux les grandeurs et les vicissitudes humaines, se revirent pour la dernière fois.

Muley-Hassan resta quelque temps en contemplation devant le vieillard, ne sachant s'il lui était permis de troubler cette douleur si sainte ! Pour la première fois, il voyait pleurer Aben-Kassim ; mais une irrésistible sympathie l'appelait près de son ami ; puis, il vint à songer à sa propre douleur, lorsqu'abandonné de tous, il vit sa gloire comme un rêve dans le passé.

Malgré sa dureté naturelle, des larmes coulèrent le long des joues du vieux roi ; et, s'avancant vers son vieil ami, il lui prit la main, s'assit à ses côtés, et, le pressant contre son cœur, il lui parla le seul langage propre à calmer ses souffrances. La brise embaumée ou la rosée du matin ne sont pas plus douces au pèlerin du désert. Kassim, qui s'attendait aux reproches du monarque, répondit en serrant

cette main royale; puis, levant les yeux sur son maître avec une expression de reconnaissance qui ébranla le cœur de ce dur guerrier, il cacha sa tête dans le sein du roi; ce regard amollit le rocher; les sources de larmes s'ouvrirent, et Muley éprouva qu'il est un bonheur au-dessus de celui d'être assis sur un trône d'or, au milieu des magnificences de l'Alhambra.

Tandis qu'ils étaient ainsi absorbés dans cette réconciliation sincère, l'ame du vieux scheikh, qui, toujours grave et contemplative, se plaisait à approfondir les sublimes mystères de la religion et les impénétrables secrets de la vie humaine, loua d'une voix profondément mélancolique, cette antique loyauté, la première des vertus. A peine eut-il fini d'exprimer ces nobles sentiments, qui avaient été la règle de toute sa vie, que sa tête tomba sur sa poitrine. Le monarque le remercia de sa fidélité, et, par-dessus tout, de cette courageuse éloquence qui, en même temps qu'elle sauvait leur patric, lui avait révélé de nouvelles qualités dans son ancien ami. Il se sentit renaître à toutes les généreuses inspirations de sa jeunesse. Quelle joie n'était-ce pas pour le scheikh mourant, d'écouter ces paroles, si nouvelles dans la bouche de Muley-Hassan, et de le retrouver enfin tel qu'il l'avait si ardemment désiré ! Il murmura